

Qu'est notre cinématographie devenue?

Marie-Claude Loiselle

Number 73-74, September–October 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23223ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Loiselle, M.-C. (1994). Qu'est notre cinématographie devenue? *24 images*, (73-74), 2-2.

Qu'est notre cinématographie devenue?

Il y eut, le 6 avril dernier à la Cinémathèque québécoise, l'annonce fracassante, par le regroupement Ipsos Facto¹, du démantèlement du programme d'aide au cinéma indépendant de l'ONF (ACIC)² lors d'un rassemblement où frénétiquement tout le milieu s'empresse. Puis, le 22 avril suivant, le changement de cap de Claude Bonin (directeur du Programme français de l'ONF) qui avisa que l'ACIC serait rétablie *telle quelle*, soit en maintenant: une structure centralisée avec à sa tête une personne responsable du programme, le même budget de fonctionnement, une aide technique en matériel et en ressources. Finalement, ce qui devait arriver arriva: le débat ou plutôt — car débat il n'y a finalement jamais eu puisque le travail, par ailleurs fort louable, d'Ipsos Facto consiste en des démarches privées — la question du cinéma indépendant s'évanouit dans le silence qui l'avait entourée jusqu'à maintenant.

Pourtant, cette «bonne nouvelle» de l'ONF ne pourrait bien être que poudre aux yeux, qu'une carcasse jetée dans la fosse aux lions, pour calmer les ardeurs de tout un petit milieu que l'on sait — par habitude — prêt à se ruer sur sa part du pire à défaut du meilleur... et à défaut surtout de constituer une nouvelle solidarité qui seule saurait permettre de changer le cours — un peu trop prévisible — des choses. Car considérant les coupures importantes qui affectent les services techniques de l'institution et le fait que l'aide à laquelle ont accès les cinéastes, grâce à l'ACIC, consiste essentiellement en une prestation en services (laboratoires, salles de montage, étalonnage, mixage, etc.), la réalité est que ces cinéastes risquent fort de ne jamais voir la couleur des restes de table qu'on leur propose — dans la mesure où l'on sait que les listes sont souvent déjà longues lorsqu'il s'agit, pour les «vrais» cinéastes qui travaillent à l'intérieur des studios de l'ONF, d'avoir accès à ces services techniques.

Devant cet état de fait, nous avons réuni cinq cinéastes afin de recueillir leurs réflexions et tenter de faire le point sur la situation du cinéma indépendant au Québec, son avenir et sa raison d'être. Le débat a rapidement dépassé le strict problème de l'accès, pour les cinéastes indépendants, à une certaine part de l'assiette financière pour dévier sur la question plus fondamentale — et inévitable si l'on veut comprendre l'origine de la situation qui nous préoccupe ici — de la manière dont on conçoit le cinéma en général au Québec, ses structures de production, sa dérive et ses modèles, ainsi que le statut même du cinéaste.

Il en ressort alors que le réalisateur perd de plus en plus de considération au détriment des équipes tout entières. L'heure est aux «pros» et celui qui devrait être le maître d'œuvre de l'entreprise n'est trop souvent qu'un des maillons de la chaîne de production d'une marchandise culturelle (pour employer, comme il se doit ici, le vocabulaire de l'économie de marché). Par conséquent, on ne peut concevoir qu'un cinéaste puisse occuper plusieurs fonctions telles que producteur, réalisateur et quelquefois monteur par exemple comme c'est le cas dans le cinéma indépendant. On valorise les grosses équipes car l'on croit que

plus on réunit de gens compétents, meilleur sera le résultat. Or pas besoin d'insister sur l'aberration de ce calcul, ces plateaux ressemblant fréquemment à de véritables tours de Babel où le réalisateur se perd dans l'absurde labyrinthe des multiples départements.

À y regarder de plus près, il y a quelque chose d'assez dérisoire, et même de franchement pathétique, dans la façon dont l'État ici en est arrivé à considérer le cinéma. Jusqu'à ce jour, il fut — et est encore essentiellement — un cinéma «d'auteurs», intimiste, dans l'esprit d'un certain cinéma européen, mais auquel les gestionnaires patentés de la culture, singeant leur voisin méridional, cherchent à greffer un mode de production standardisé et «efficace», avec — on connaît bien le processus — ces scénarios qui passent de mains en mains, de comités de lecture en comités de lecture, connaissant d'innombrables versions, jusqu'à ce que le film, une fois tourné, doive lui aussi faire l'objet d'un certain consensus à la suite de projections devant producteurs, distributeurs, télédiffuseurs mais aussi, de plus en plus couramment, devant publics cibles. Cette conception hybride du cinéma ne peut alors qu'engendrer, comme c'est effectivement le cas depuis quelques années, des films trop souvent bâtards, bancals, rarement pourris, mais jamais très bons non plus: des films surtout sans âme, faméliques et bien fades; comme une plante retirée de son habitat naturel et qu'on ferait croître à force de surdoses d'engrais.

Le cinéma indépendant aujourd'hui est donc — lorsqu'il n'est pas un moyen pour certains jeunes cinéastes de se faire la main — une force réactive agissant contre ce qu'est devenu le cinéma québécois. Mais cette position pose aussi la question capitale de la marginalisation de ce cinéma artisanal et libre, paria d'un système officiel de plus en plus rigide. Qu'on en vienne à voir se réduire comme peau de chagrin le soutien apporté à ce cinéma apparaît comme un puissant révélateur de l'état lamentable dans lequel se trouve le cinéma québécois tout entier.

Nous souhaitons ainsi vivement que la table ronde qui suit puisse relancer le débat entamé il y a quelques mois par le groupe Ipsos Facto et, par la même occasion, encourager une possible resolidarisation des cinéastes que la manifestation d'avril dernier à la Cinémathèque laissait présager. ■

MARIE-CLAUDE LOISELLE

1. Regroupement pour la défense de la vidéo et du cinéma indépendants.
2. Démantèlement révélé le 29 mars précédent dans un communiqué interne de l'ONF.